

L'Antichrist de Lars Von Trier



par Sophie Jama

PhD en Anthropologie



Nul ne sait ce que peut la nature de la femme !

Voilà sans doute ce que Lars Von Trier cherche à nous dire dans son dernier film intitulé « Antichrist » (Antéchrist, en français). Elle (jouée par Charlotte Gainsbourg, prix d'interprétation féminine à Cannes) a interrompu l'écriture de sa thèse qu'elle espérait terminer dans le chalet du couple qu'elle forme avec lui (joué par Willem Dafoe), au beau milieu d'une forêt profonde appelée Eden.

Avec leur petit garçon, Nic, elle est partie s'isoler quelque temps au cœur de cette forêt pour travailler. Mais que s'y est-il vraiment passé ? Quelle métamorphose y a subie son âme ? Son sujet de thèse porte sur le gynocide (du grec gyno, femme et du latin caedere, tuer). Sans que cela soit précisé, il semblerait qu'elle ait tenté de dénoncer le scandale des tortures infligées à des milliers de femmes que l'on a traité de sorcières et torturées au XVIe siècle en Europe. Mais tout ne se serait-il renversé dans son esprit ? A-t-elle été l'observatrice de son propre corps, effectivement capable des excès dont l'Inquisition accusait les sorcières ? Si c'est le cas, après que Nic soit sorti de son lit pendant les ébats amoureux de ses parents, ait observé la scène primitive et soit tombé dans le vide, Charlotte n'a nullement besoin de son thérapeute de mari pour son travail de deuil (tout à fait atypique) mais peut-être de quelque chose qui se rapprocherait plutôt d'un exorciste...

J'ai bien aimé la première partie du film, intitulée Prologue. Le couple faisant l'amour (filmé au ralenti et de vraiment très près...) pendant que le jeune enfant escalade la fenêtre et s'écrase dans le vide sur fond de l'extrait *Lascia ch'io pianga* de l'opéra *Rinaldo*, de Haendel. Le même morceau de musique repasse tout à la fin, dans ce qui est nommé Épilogue, sorte de rédemption et de résurrection des mortes grâce à celle qui a racheté le pêché de leur mauvaise nature... J'avoue qu'arrivée là, j'avais déjà décroché et depuis quelque temps.

Le premier chapitre présente la détresse des parents et surtout celle de la mère incapable de surmonter son

chagrin. Son mari, thérapeute, va déroger à la règle fondamentale et tenter d'aider sa femme en usant de toutes les méthodes rationnelles dont il dispose.

À ce stade, le film laisse encore espérer une grande œuvre. Mais le travail du deuil est fait pour les gens ordinaires, pas pour les femmes comme Charlotte Gainsbourg en contact direct avec la nature environnante et ses forces surnaturelles et maléfiques. Son mari sera, lui-même, ébranlé dans son esprit par les manifestations étranges qu'il finit par ressentir dans la forêt profonde. Un Eden ? Un enfer plutôt, recouvrant les cadavres de milliers de femmes/sorcières assassinées. Charlotte Gainsbourg apparaît comme une diablesse cruelle qui s'y connaît en torture et en mortifications, et il nous est même suggéré qu'elle n'a pas bougé tandis qu'elle savait (dans le Prologue) son petit garçon en danger.

Très progressivement le film devient de plus en plus violent jusqu'à être insoutenable, de plus en plus irrationnel jusqu'à en être ridicule.

La critique a été très sévère avec ce film, mi-thriller mi-horreur. Cannes a quand même décerné le prix d'interprétation féminine à Charlotte Gainsbourg (elle le mérite), et Isabelle Huppert, présidente du jury, aurait dit-on souhaité attribuer la Palme d'or à son metteur en scène.

De mon point de vue, sans les excès de Lars Von Trier à imaginer le pire de la violence et de la cruauté, sur fond de sorte de rédemption chrétienne et féminine, le film se serait probablement mieux tenu. Il comporte une esthétique intéressante et un jeu très brillant des deux uniques acteurs. Mais je ne peux m'empêcher de me questionner sur la manière dont Lars Von Trier voit les femmes. En filigrane, le metteur en scène me semble, non pas justifier l'assassinat de milliers de celles que l'Église accusait de sorcellerie, mais du moins comprendre que les hommes aient pu être déroutés par les corps féminins et leurs agissements. Dans **Breaking the waves** et dans **Dancer in the Dark**, le rôle que Lars Von Trier donne aux femmes m'avait déjà beaucoup gênée. Dans **Dogville**, la femme héroïne s'était transformée en une sorte d'ange, maltraitée par les hommes et abandonnée par son Dieu de père. Tous ces films sont sous-tendus par des références empruntées aux marges de la tradition chrétienne dans ce qu'elle a d'immodéré : mysticisme et mortifications, abnégation de soi, innocence angélique, culpabilité effrénée, douleur, désespoir et deuil avec ici, peut-être aussi, culte à Satan.

Je me serais bien passée de certaines scènes que j'ai préféré ne pas regarder et de l'Épilogue où toutes les sorcières semblent ressusciter parce que la diablesse a fini, elle aussi, sur un bûcher dressé par son mari. J'hésite à recommander Antichrist. En me promenant sur le Mont-Royal après le film, il m'a semblé la voir la forêt un peu différemment ...

Antichrist (Allemagne, France, Danemark, Suède, Italie, Pologne), 2009, film de Lars Von Trier, avec Willem Dafoe et Charlotte Gainsbourg (prix d'interprétation féminine à Cannes). Présenté en version originale anglaise sous-titrée en français dans le cadre du Festival du Nouveau Cinéma à Montréal.

12 octobre 2009